

# Liberté et autorité : le problème des générations dans l'optique du "vieux" Barth

Autor(en): **Busch, Eberhard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **20 (1970)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380956>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LIBERTÉ ET AUTORITÉ

### *Le problème des générations dans l'optique du « vieux » Barth*

Nous nous préoccupons ici d'un problème qui se pose aujourd'hui un peu partout dans le monde de façon plus ou moins impétueuse, claire et thématique, dans les diverses démonstrations, protestations et actions de la jeunesse — mais aussi dans les diverses réactions que celles-là suscitent chez les aînés : le problème des relations entre les générations.

Le problème comme tel n'est pas nouveau ; il est aussi vieux que l'humanité. Il se pose pourtant de façon particulière aujourd'hui. Tout d'abord parce qu'aujourd'hui les occasions et les possibilités de le ressentir dans toute son acuité se multiplient. Ensuite parce que ce problème est pratiquement aussi celui du rapport historique entre la génération actuelle des aînés avec leur comportement dans un proche passé et la jeune génération d'aujourd'hui avec sa volonté et son mécontentement particuliers.

C'est sous ce double aspect que le problème des générations sera abordé ici, plus particulièrement dans l'optique du « vieux » Barth. Certes, ce dernier — en raison précisément de son âge — n'a pas pris fréquemment la plume pour s'exprimer au cours des dernières années de son existence : ni à propos de nombreuses questions brûlantes, ni à plus forte raison à propos de celle qui nous intéresse ici. Quoi qu'il en soit, on dispose néanmoins de quelques remarques marginales de Barth relatives à cette question, remarques qui peuvent être complétées ici par des souvenirs provenant d'un contact personnel assez fréquent. Permettez-nous de transcrire ses réflexions à ce sujet. Elles indiquent de toute façon que cette question l'a sérieusement préoccupé à son âge et qu'il l'a considérée comme importante. Cela ressort déjà de la remarque critique qu'il fit à E. Thurneysen (en novembre 1968) à propos de son livre : *Seelsorge im Vollzug* (1968) ; ce dernier aurait aussi dû développer le problème des générations à côté des cas classiques de la cure d'âme.

## I. RELATIVITÉ DE LA DISTINCTION ENTRE JEUNES ET VIEUX

Ce n'est pas seulement avec l'âge que K. Barth a réfléchi aux relations entre les générations. Comment en irait-il autrement chez un théologien dont la conscience est si profondément pénétrée par l'historicité de l'homme, et même, d'une autre manière, par celle de Dieu ?

Quelque continue qu'ait été la préoccupation de Barth à ce sujet, et quelque différenciées qu'aient été à ses yeux les générations, on est tout de même frappé par la continuité avec laquelle il relativisa toujours à nouveau cette différence. En 1909 déjà, il souligna cette relativité dans une prédication à Genève sur Deut. 33 : 25 (« Que ton âge soit comme ta jeunesse »), en ce qu'il définit l'âge comme le fait d'en avoir fini avec soi-même et la jeunesse comme une mise en marche en direction de la liberté. Certes, en 1919, il crut devoir se mettre du côté du « mouvement de jeunesse moderne » qui luttait contre l'autorité en tant que telle<sup>1</sup>. Mais ensuite il relativisa tout de même la protestation de ce mouvement par cette phrase : « Le Royaume de Dieu ne commence pas seulement par nos mouvements de protestation »<sup>2</sup> ; de sorte qu'il put se défendre plus tard « d'avoir jamais fait partie de ce mouvement de jeunesse »<sup>3</sup>. Inversement, il souligna en 1928 la nécessité de l'autorité dans l'éducation — en ce sens que l'« on » ne devient un « je » que lorsque l'épanouissement naturel de la vie est limité par l'autorité d'un « tu »<sup>4</sup>. Mais il relativisa tout de suite une telle autorité : « Dans la mesure où j'obéis, j'éduque et j'ai de l'autorité — mais cela ne doit pas m'intéresser. »<sup>5</sup> En 1941, dans un article, Barth mit à nouveau les « vieux » en garde contre le fait de se complaire dans leur rôle de pères et d'exiger de leurs fils une soumission correspondante, et les jeunes contre le fait de s'attendre à des pères autoritaires pour n'être que déçus et aigris par la suite<sup>6</sup>. Puis vint, en 1951, la grande explication du cinquième commandement sous le titre « Liberté dans la communauté » (!) (Dogm. III/4), selon laquelle la dignité de l'autorité des parents n'existe que dans la limite impartie par le premier commandement<sup>7</sup>.

On y trouve aussi, sous le titre « Liberté dans la limitation » (!), une réflexion détaillée sur les différents âges et leur signification pour

<sup>1</sup> *Das Wort Gottes und die Theologie*, 1924, 56.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 51.

<sup>3</sup> *Christliche Dogmatik im Entwurf*, 1927, IX.

<sup>4</sup> *Ethik*, 1928, II, 128, d'après un exemplaire multécopié.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 137.

<sup>6</sup> Vom Verhältnis der theologischen Generationen, in : *Kirchenblatt für die reformierte Schweiz*, 1941, 114 ss.

<sup>7</sup> *Kirchl. Dogm.* III/4, 272 ss.

l'éthique<sup>1</sup>, réflexion qui, malgré tous les distinguos pénétrants et subtils, doit rester inscrite dans le contexte suivant : « Ce n'est pas son âge en tant que tel que l'homme doit prendre au sérieux, mais, à l'âge qui est le sien, il doit se considérer comme créature de Dieu », se soumettre à son jugement et s'engager à observer son commandement<sup>2</sup>. Tout cela indique une réflexion sur le problème des générations, qui se poursuit à travers tous les âges de la vie. Cela implique aussi la recherche constante d'une solution à ce problème en rapport précisément avec la conscience de sa relativité.

1. Le « vieux » Barth resta fidèle à lui-même devant la question qui nous intéresse, en ce qu'il la prit au sérieux en ne la prenant surtout pas au sérieux. Il reconnut la réalité du problème en reconnaissant sa relativité. Pour lui, Gal. 3 : 28 recouvrait aussi les relations entre jeunes et vieux.

Toute différenciation entre les divers âges de la vie, toute approbation du fait que l'homme n'est concrètement homme qu'à un âge précis et qu'en relation avec des hommes plus âgés ou plus jeunes que lui — tout cela aussi, le « vieux » Barth le plaçait dans ce contexte : par rapport à la vérité, jeunes et vieux en sont au même point, ils ont les mêmes dons, les mêmes droits, la même responsabilité, les mêmes limites, ils sont placés sur le même chemin pour aller de l'avant. Par rapport à la vérité, les divers âges de la vie sont également proches ou également distants sinon en pratique, du moins en principe. Les différents âges comme tels — aussi pour le « vieux » Barth — ne contiennent pas d'impératifs ; ils ne sont que le lieu dans lequel on est placé sous un impératif précis. Ils ne possèdent en eux-mêmes aucun critère pour la justesse et la validité de la réalité qu'ils représentent. Cette justesse et cette validité se mesurent au contraire selon leur degré d'adéquation à la réalité. Jeunes et vieux ne doivent pas se concentrer sur leur âge, mais sur l'essentiel : ils doivent être « hart am Wind der Sache ». Par là la différence entre les générations n'est pas nivelée, mais relativisée. Et parce que l'âge n'est pas en soi important, les jeunes et les vieux, qui sont appelés à se mesurer à la réalité, trouvent malgré tout leur responsabilité et leur dignité. Le slogan des jeunes d'aujourd'hui : « Pas de confiance en ceux de plus de trente ans », Barth l'aurait repoussé. Avec le sourire certes et non avec fureur, comme certains !

Puisque la relativité des différences d'âge était pour lui le point de départ de toute réflexion sur les générations, Barth n'eut pas à lutter désespérément pour rester dans le vent. La conscience de cette relativité l'incitait trop à la critique à l'égard d'une vieille tradition,

<sup>1</sup> *Kirchl. Dogm.*, 697-710.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 699.

celle d'hommes âgés du passé et du présent. Barth était lui-même un représentant de cette tradition : ne se souvenait-il pas, précisément dans sa vieillesse, du mélange d'autorités paternelle et divine qu'il avait rencontré chez ses parents ? Par là s'exprimait une conscience de soi, selon laquelle la personne âgée a automatiquement raison, pour la bonne raison qu'elle est plus vieille que les jeunes. Barth mit à nu l'erreur de cette conception : à l'instant où les personnes âgées auraient dû fournir des arguments valables et accepter d'être jugées par eux, elles se retranchaient derrière le privilège de leur âge, l'autorité naturelle qui en découle, leur sagesse, leur maturité et leur expérience. Barth critiqua donc cette conviction. Dans ses « Règles de vie à l'intention des adultes qui ont affaire aux jeunes » (1967), il écrivit : « Tu dois savoir clairement que les jeunes gens... ont le droit de faire leur chemin, leurs expériences et leur bonheur suivant leurs propres règles et non d'après les tiennes, à leur façon et non selon tes idées ou tes désirs. »

Il faut évidemment imposer à la jeunesse aussi ce critère de l'adéquation à la réalité que l'on impose aux vieux. Savoir la relativité des différences d'âge interdit de donner raison aux jeunes pour la simple raison qu'ils sont jeunes. En critiquant la conscience de soi des vieux, Barth gagnait ainsi la liberté de critiquer aussi la conscience moderne que les jeunes ont d'eux-mêmes. Comme s'il y avait des privilèges naturels à accorder aux jeunes du seul fait de leur jeunesse. Comme si les jeunes avaient le droit de se libérer automatiquement des traditions et des conventions. Comme si le poids des actes, bons ou mauvais, des générations antérieures ne pesait pas sur eux. Comme si la jeunesse était nécessairement détentrice de tout ce qui est neuf et nouveau. Barth a critiqué cette conscience de soi des jeunes, elle aussi. Il a rappelé que la jeunesse n'avait pas obligatoirement raison : elle n'aurait le droit de son côté qu'à l'instant où elle parlerait et agirait droitement. Se transformer et transformer le monde ne vous tombe pas dans les bras du seul fait que vous êtes jeunes. Cela se produit au prix de grands efforts. La jeunesse ne doit jamais se contenter de dire : « Nous embarquons pour de nouveaux rivages. » Elle doit le *montrer* ou, du moins, indiquer des signes de cette nouveauté<sup>1</sup>. Barth tenta de la prévenir, en s'adressant à un

<sup>1</sup> Dans son dernier travail de décembre 1968 : « Il y a des années, à l'occasion d'une rencontre de pasteurs, un jeune homme me lança cet argument à la tête : 'Monsieur le professeur, vous avez pratiqué l'histoire, mais maintenant vous faites vous-même partie de l'histoire. Nous autres jeunes voguons vers de nouveaux rivages !' Je lui répondis : 'Voilà qui est bien, voilà qui plaît à mes oreilles ; parlez-nous de ces nouveaux rivages !' Il ne sut rien en dire » (*Letzte Zeugnisse*, 1969, 65). D'après un enregistrement, Barth répondit déjà à cette époque (en 1963) : « Vous ne pouvez pas vous contenter ici de l'explication : nous sommes une jeune génération et nous avons une préoccupation, un désir

jeune réformateur catholique et en évoquant ses propres combats de jeunesse. Il voulut par là lui éviter de tomber dans l'erreur et lui permettre d'atteindre réellement ses objectifs. « Jamais je n'ai mené ce combat... au nom d'une jeune génération contre une vieille. C'est pourquoi, bien que vieux, très vieux, je ne cesse de le poursuivre. Vous chantez trop, dans votre lettre, le refrain des mouvements de jeunesse allemands d'antan : 'Nous sommes jeunes, c'est ce qui est beau'... Beau ? En tout cas d'une beauté éphémère... Cette prétention est dangereuse. Pensez au pape Pie IX ! Comme les jeunes révolutionnaires deviennent de vieux réactionnaires ! Etes-vous certain que cela ne vous arrivera pas à vous-même ? »<sup>1</sup> En appelant ainsi la jeunesse à se tourner vers l'essentiel, Barth a montré là encore la relativité du problème des générations.

2. Souligner la relativité de la différence des âges n'est pas une affirmation gratuite pour Barth. On ne peut pas en comprendre la relativité, sans que surgisse une exigence pour jeunes et vieux. Ainsi cette compréhension implique-t-elle pour Barth un refus et une pointe polémique contre l'opinion et l'inclination d'hommes avancés en âge, selon lesquels la vieillesse serait le temps de la « retraite », du « repos », de la rétrospective. De cette compréhension découle plutôt l'exigence de rester toujours en chemin, déjà comme jeune, et précisément aussi comme vieillard. Déjà dans sa *Dogmatique* (II/4), il avait qualifié d'« insensée » l'action d'un vieillard « si elle devait être caractérisée par la mise d'un point final à la question du commandement le concernant, par la répétition automatique de réponses données jusqu'à présent »<sup>2</sup>.

Et dans son dernier cours, Barth dit en particulier du théologien « qu'il ne peut jamais se présenter le cœur léger avec des problèmes déjà résolus, des résultats déjà élaborés ou assurés... mais qu'il a à recommencer chaque jour, même à chaque heure, par le commencement »<sup>3</sup>. Que la différence entre les générations soit relative, Barth ne voulut et ne put le dire — même au cours de la dernière période

qui n'arrive pas à être réalisé. Les choses ne deviennent intéressantes que lorsqu'on en arrive à un programme... Voilà ce qui devrait être fait et non pas indiqué seulement. » Cf. la lettre de Barth au lecteur, dans laquelle il compara la critique d'un « jeune homme » à sa propre pensée critique du temps de sa jeunesse : « La différence entre les critiques importants et moins importants de l'Eglise de cette époque et vous consiste... en ce que nous parlions et écrivions poussés par la participation du dedans à la défense de la cause de l'Eglise, et pour cela en meilleure connaissance de cause, avec plus de profondeur, de passion et de radicalité que vous » (*Basler Nachrichten*, 11/12.12.1965, n° 527).

<sup>1</sup> In diesem Zeichen wirst du nicht siegen ! in : *Orientierung* 1967, n° 23/24, p. 267.

<sup>2</sup> P. 707.

<sup>3</sup> *Einführung in die evangelische Theologie*, 1962, p. 182.

de sa vie — qu'en soulignant l'indispensable tâche incombant aux « vieux » : recommencer toujours à nouveau et rester ainsi en chemin. Un tel cheminement comporte également la prise de conscience que d'autres, aussi des jeunes, sont en chemin, au point même de dépasser peut-être le point que l'on a soi-même atteint. Un tel cheminement implique aussi un certain discernement de ce qui est « actuel », discernement qui ne fit pas défaut à Barth dans sa vieillesse, puisqu'il refusa de publier son cours d'éthique de 1928 — ou qu'il mit de côté un ouvrage d'un théologien notable, parce qu'il paraissait « trente ans trop tard ».

Ce qui rend nécessaire un tel « rester en chemin » est profondément lié pour Barth à sa compréhension de la révélation de Dieu. N'a-t-elle pas le caractère d'un mystère, d'un mystère qui se distingue des autres, en ce « qu'il ne se laisse maîtriser ni dans son ensemble ni même en partie ? C'est pourquoi le chrétien a toujours à aller au-devant de la révélation et à l'attendre comme « la grande nouveauté »<sup>1</sup>.

A partir de là, le concept de *Populus Dei peregrinans*, prit une importance particulière pour le « vieux » Barth (probablement aussi à l'occasion de son utilisation dans la constitution « De ecclesia » de Vatican II). L'Eglise — dont Barth, dans sa vieillesse, se considéra toujours membre — est le « peuple itinérant de Dieu » : « en marche vers le but que Dieu lui a fixé »<sup>2</sup>. C'est parce qu'elle poursuit ce but et que, dans sa forme visiblement provisoire, elle ne l'a pas encore atteint, que le chrétien, jeune ou vieux, doit être en chemin et se remettre toujours en chemin sans faire halte ni regarder en arrière.

Dans le dernier exposé de Barth, exposé dont la mort vint interrompre l'achèvement, le concept de la « mise en route » est encore central. Barth y développa l'idée que l'Eglise avait une longue marche en vue et qu'elle devait s'interdire toute nostalgie de ce qu'elle laissait derrière elle<sup>3</sup>. A cela s'ajoute que, d'après Barth, les occasions constantes de se repentir sont une raison suffisante pour rester en chemin. Ce que Barth avait déjà déclaré à la « jeunesse d'aujourd'hui » en Hongrie (1948), il le rapporta à lui-même dans sa vieillesse : « On pourrait retourner aujourd'hui la plainte habituelle des vieux, et vous pourriez nous demander, à nous les vieux, à quoi nous songions, en ne vous laissant rien de mieux et en vous envoyant à la conquête de votre avenir à partir de tant d'indignités. »<sup>4</sup> Le

<sup>1</sup> Das Geheimnis des Ostertages, in : *Neue Zürcher Zeitung*, 26.3.1967.

<sup>2</sup> Kirche in Erneuerung, in : *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 1968, p. 162.

<sup>3</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 64.

<sup>4</sup> Die heutige Jugend, ihr Erbe und ihre Verantwortung, in : *Christliche Gemeinde im Wechsel der Staatsordnungen*, 1948, p. 10.

souvenir de ce que tant de choses pourraient être améliorées, ou simplement bien faites, interdit strictement toute halte. Et cela, l'idée même de service l'interdit finalement. C'est avant tout dans cette optique que Barth voulut comprendre son action d'antan et ce qu'il lui était encore possible de faire de sa vieillesse <sup>1</sup>. Mais celui qui comprend son « être-là » comme un service, ne peut précisément plus s'arrêter de servir. Il ne peut pas se complaire dans ce qu'il a déjà atteint, et donner à partir de là des ordres à ses contemporains et vouloir les dominer. Cet homme ne peut poursuivre son chemin que dans la perspective : « que le plus grand parmi vous soit comme le plus jeune » (Luc 22 : 26).

Tout cela nous rend attentif au fait que dans la foi chrétienne tout au moins, il n'est pas permis aux « vieux » de prétendre à une retraite désintéressée ; ce qui est permis c'est de se mettre et de rester en chemin sans se lasser. Il se peut que les « vieux » soient plus particulièrement tentés de ne pas faire usage de cette permission. Bien que cette tentation ne soit pas seulement la leur ! Barth la connut, quand il pensait écrire son autobiographie. Ce fut, en effet, le résultat d'un combat intérieur et d'une décision qui en dit long, que « de suspendre provisoirement le travail à mon autobiographie... et de me consacrer une fois encore à la présence théologique » <sup>2</sup>.

Après l'interruption de ce travail, au printemps de 1966, il n'y revint plus. Depuis lors il se consacra plutôt à l'étude du catholicisme « postconciliaire » ; et il continua à suivre les événements politiques qui se produisaient dans le monde ainsi que l'évolution spectaculaire de toutes les données humaines, que ce soit sur le plan de l'esprit ou celui de la vie <sup>3</sup>. Les raisons de l'interruption de la rédaction de ses mémoires se situaient à différents niveaux. Mais la plus importante fut certainement le commandement qui s'imposa à lui, de ne pas se reposer et de ne pas regarder en arrière pour considérer le passé et son passé, pour ainsi dire du haut de son piédestal. Ce commandement, auquel il se soumit, était le suivant : se tourner vers le présent même comme homme avançant en âge <sup>4</sup>. Ici Barth avait l'exemple de Schleiermacher sous les yeux, dont il louait « la faculté de pouvoir considérer sous un jour nouveau certains aspects de sa pensée » <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Lettre de remerciement après le 80<sup>e</sup> anniversaire, juin 1966.

<sup>2</sup> *Ad Limina Apostolorum*, 1967, p. 9, cf. *Kirchl. Dogm.* IV/4 Fragment, 1967, p. VIII ; lettre après le 81<sup>e</sup> anniversaire, 1967.

<sup>3</sup> Lettre de remerciement après le 82<sup>e</sup> anniversaire, 1968.

<sup>4</sup> C'est en ce sens que *Kirchl. Dogm.* III/4, p. 697 s., s'élève contre la rédaction d'autobiographies.

<sup>5</sup> *Schleiermacher-Auswahl*, Siebenstern-Taschenbuch 113/114, 1968, p. 305, Postface.



Et cela lui semble plus explicite encore dans la musique de Mozart dans laquelle il crut entendre une parole « avec laquelle il est toujours possible de prendre un nouveau départ. Car nous devons tous recommencer à zéro chaque matin »<sup>1</sup>. Barth s'en tint à cette position ; c'est ce que constatèrent certains de ses contemporains, comme le releva quelqu'un qui le connaissait bien : « Jusqu'au cours des derniers entretiens théologiques Barth se posa la question — et la pose à d'autres — de savoir où il avait failli à sa tâche, où il avait négligé des points importants. Et ceci non pas de façon générale, mais à propos de sa propre œuvre... Rares sont les théologiens qui, à la fin de leur carrière, en furent au point où était Barth, si peu « arrivés »<sup>2</sup>.

Dans le même contexte, on peut citer le poète Carl Zuckmayer, avec lequel Barth se lia d'amitié : « De cette rencontre se dégagait pour moi l'impression que j'étais le plus âgé des deux dans mon comportement (bien que je sois de onze ans son cadet). J'ai rarement rencontré un esprit aussi jeune. »<sup>3</sup> Celui qui reste en chemin reste jeune en dépit de son âge. Chez un tel homme s'accomplit la parole de Deut. 33 : 25 (avec laquelle Barth avait dédié sa *Dogmatique* III/2 à son ami vieillissant, E. Thurneysen, en 1948) : « Son âge est comme sa jeunesse. »

3. Reconnaître la relativité de la différence entre les générations n'est pas non plus gratuit, sous un autre rapport. Cela exige des « vieux », mais aussi des jeunes, de prendre au sérieux et d'être attentifs au fait qu'il y eut toujours des hommes avant eux, pour reconnaître la vérité et agir en fonction d'elle. Cette prise de conscience exige toujours la reconnaissance pratique de sa propre relativité, une certaine modestie. « Modeste... signifie : ... reconnaître que ce que je pense et dis moi-même maintenant sera limité. Ce qui, toutefois, ne m'empêchera pas de dire résolument ce que je crois voir et reconnaître ! Mais je ne puis le faire que dans la conscience du fait qu'il y eut avant moi, qu'il y a à côté de moi d'autres personnes, et qu'il y en aura d'autres après moi. Cela me donne une certaine paix intérieure — de sorte que je ne me sens pas obligé d'avoir toujours raison. »<sup>4</sup>

<sup>1</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 14.

<sup>2</sup> E. JÜNGEL, KARL BARTH, in : *Neue Zürcher Zeitung*, 2 mars 1969.

<sup>3</sup> CARL ZUCKMAYER : Bericht von einer späten Freundschaft, *Neue Zürcher Zeitung*, II. I. 1970. Cf. aussi la citation tirée d'une lettre de Barth à Z. : « Connaissez-vous la belle anecdote de Pablo Casals ? L'homme a 90 ans, il est donc de loin notre aîné ; et il exerce encore quatre à cinq heures par jour. Vous lui demandez : A quoi bon ? Réponse : Parce que j'ai l'impression de faire des progrès. »

<sup>4</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 35.

Ce savoir signifie naturellement aussi pour les « vieux » : être prêt à reconnaître, dans le respect et la reconnaissance, ce que de plus jeunes ont réalisé de remarquable <sup>1</sup>. Mais ce savoir inclut ici tout particulièrement la disposition à reconnaître qu'il y a lieu de respecter et d'être reconnaissant à l'égard des « pères » d'avant-hier et d'hier <sup>1</sup>. Et ce respect dans la reconnaissance ne consiste pas seulement en une vénération générale, mais pratiquement et concrètement en une *écoute* des « pères ». Barth n'attend pas de la déférence à leur égard, parce qu'il réagirait contre des gens « hypercritiques », mais parce que le fait de ne pas tenir compte des « pères » et de les mépriser ne lui semble pas assez critique — et issu d'une pensée dont l'aspect décisif, à savoir l'autocritique, est absent. De même qu'il faut être en chemin jusqu'au bout, de même il faut se tourner vers les « anciens » dès le départ, afin de les honorer et de les écouter. On ne peut précisément pas parler, sans *écouter* d'abord et toujours à nouveau. On ne peut pas agir sans *apprendre*. Barth s'est toujours efforcé, aussi dans sa vieillesse, de se mettre à l'écoute des « anciens » et à leur école — que l'on pense seulement ici aux efforts constants avec lesquels il chercha à comprendre Schleiermacher <sup>2</sup>.

Ce faisant, Barth a montré que l'on ne peut, à un certain point, mettre un terme à cette écoute et à cet apprentissage, pour agir et parler ensuite soi-même. Il pensait que les jeunes en particulier avaient besoin d'une telle écoute et d'un tel apprentissage auprès des anciens d'hier et d'aujourd'hui et qu'ils sont particulièrement tentés de les négliger. C'est pourquoi il les a rendus attentifs et leur a enseigné une telle écoute et un tel apprentissage. « Je puis résumer ainsi le but éducatif que je voulais atteindre dans mes séminaires : apprendre à lire. » <sup>3</sup> Et c'est pour cette raison qu'il crut, comme « vieux », pouvoir exiger des « jeunes » : apprenez à nous connaître. Cela n'exclut pas la critique. Mais une telle connaissance des « anciens » est exigible des jeunes, afin qu'ainsi toute critique prenne du poids, afin d'être vraiment critique, d'éviter de répéter ce qui a été dit depuis longtemps et de commettre de vieilles erreurs ou d'aboutir à des impasses <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cf. à cet effet le remerciement de Barth à son fils Markus, qui lui aurait appris beaucoup dans son livre sur le baptême. « Exemple instructif, montrant que les relations entre les générations peuvent être différentes à l'occasion (cf. Mal. 4 : 6) de ce qui est présenté par la « journalistique » moderne » (*Kirchl. Dogm.* IV/4, XI).

<sup>2</sup> Postface, in : *Schleiermacher-Auswahl*.

<sup>3</sup> Lettre de remerciement après le 82<sup>e</sup> anniversaire.

<sup>4</sup> Au cours d'un entretien avec des pasteurs rhénans s'occupant de jeunes, Barth déclara : « En entendant certaines questions, j'ai l'impression que leurs auteurs ne les auraient pas posées, ou qu'ils les auraient formulées autrement, s'ils avaient jeté un coup d'œil à ma dogmatique. Peut-être même, ç'eût été un

Cependant l'exigence, qui concerne précisément aussi les jeunes, de respect pour qui vous a précédé n'est-elle pas contradictoire avec l'exigence évoquée précédemment (et qui concerne tout particulièrement les « vieux ») d'être en chemin ?

Chacun sait que l'exigence du cheminement ne consista pas pour Barth à être « up to date » et d'adopter « le dernier cri ». S'il savait flairer ce qui était « actuel », il savait aussi distinguer l'actualité de la mode, le vieux du dépassé... la possibilité d'écouter de l'écoute. L'interdiction de suivre avec paresse de vieilles ornières ne nous autorise pas à prendre « royalement » nos distances par rapport aux « vieux » et à tout ce qui date. Un vrai cheminement ne consiste pas seulement à critiquer ce qui a existé auparavant, mais il est toujours lié à l'autocritique. Cela prouve déjà que le vrai cheminement et le véritable respect des « anciens » ne s'excluent pas nécessairement. Barth nous en donne la raison : il ne s'agit tout d'abord pas de se tourner attentivement « vers tout ce qui est vieux ». On ne respecte pas ce qui est ancien, parce que c'est « ancien ». On le respecte dans la mesure où cela est issu « en bien ou en mal » de son origine, origine qui est, au fond, identique au but de tout cheminement. On le respecte dans la mesure où, dans ce qui est ancien, « la nouveauté est déjà annoncée »<sup>1</sup>. Respect et reconnaissance à l'égard des « anciens » et de ce qui est vieux ne signifie donc pas entretenir des monuments commémoratifs, restaurer, s'incliner devant le « bon vieux temps », pour ensuite se mettre au travail sans en être marqué. Ce faisant, on compte au contraire avec le fait que ce qui est plus ancien et plus vieux est quelque chose de vivant, quelque chose qui reste vivant et qui peut revivre — ce qui est vrai aussi de la croyance à la résurrection des morts. C'est en ce sens que Barth écrivit une de ses dernières pensées : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais celui des vivants, c'est pour lui qu'ils vivent tous — des apôtres jusqu'aux pères d'avant-hier et d'hier »<sup>2</sup>. De même que la tentation propre aux « vieux » est de ne pas rester en chemin, de même la tentation propre aux jeunes est de ne pas prendre garde aux « pères » qui les ont précédés — et s'il en est ainsi, de ne pas les voir dans ce processus de vie. Le vieux Barth connaissait cette tentation propre aux jeunes, car certains d'entre eux reprochaient à sa propre œuvre d'être *dépassée*. Ce reproche le préoccupa sérieusement un certain temps. Mais il

peu plus intéressant, si ces questions avaient été posées en opposition à ce que j'ai écrit. Car on peut poser bien des questions à ce sujet. » (D'après un enregistrement.) Dans le sens du « Apprenez à nous connaître », Barth rappela à l'occasion à un plus jeune : « Vous avez certainement lu dans l'Écriture sainte qu'il faut se lever devant les cheveux gris, donc se conduire avec quelque respect. »

<sup>1</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 70.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 71.

l'aborda et se débattit toujours avec cette liberté avec laquelle il commenta une citation du *Time Magazine* lors d'un séminaire : Barth — « c'est moi malheureusement » — est aujourd'hui dépassé. « Cela me touche, mais ne m'ébranle pas. Il y a quarante ans déjà, quelqu'un m'expliqua que Barth était un homme d'hier. Aussi la confirmation de ce fait ne m'ébranle-t-elle pas. »<sup>1</sup> Barth ne peut prendre au sérieux le slogan selon lequel il serait dépassé, non seulement à cause de la « chose » (Sache) elle-même, mais aussi, en raison des jeunes eux-mêmes. Car si l'on pense s'être mesuré aux « aînés » tout simplement en leur attribuant l'étiquette « dépassés » — en vérité sans s'être mesuré à eux — alors on ne peut prendre la nouvelle préoccupation au sérieux qu'en la considérant comme l'expression d'une nouvelle mode. En rejetant cette étiquette, Barth a donc pris les « jeunes » plus au sérieux qu'ils ne le faisaient eux-mêmes en l'attribuant aux « vieux ». Il la rejeta, qu'on le note bien, tout en étant disposé, dit-il, à reconnaître l'insuffisance « de chaque page » de sa *Dogmatique*<sup>2</sup>. Fidèle à sa constatation que « tous vivent pour Lui », il persista malgré tout à dire que l'on ne peut pas rompre le dialogue avec les « vieux » et donc que l'on n'a pas le droit de les exclure de la communauté concrète et actuelle de l'Eglise. Et un tel dialogue nécessite aussi de la part des « jeunes » la grandeur d'apprendre et d'écouter dans le respect et la gratitude. Une telle grandeur est effectivement nécessaire. Car pour Barth, cette écoute et cet apprentissage ne diminuent pas les jeunes et ne les rendent pas dépendants. C'est précisément par là et en cela qu'ils peuvent et doivent être indépendants, mûrs et originaux<sup>3</sup>.

\* \* \*

On peut résumer tout ce qui a été dit par la réponse que Barth donna en 1963 — au cours d'une discussion — à l'entrée en scène de jeunes sous le mot d'ordre d'une nouvelle génération : « Allons, bon,

<sup>1</sup> D'après mes notes. Au cours de la conversation de Barth avec des pasteurs rhénans (mentionnée plus haut), un jeune n'aurait pas seulement déclaré : « Nous vogueons vers de nouveaux rivages », mais aussi : « Pour nous, vous faites partie de l'histoire. » Barth répondit calmement, mais avec détermination : « Voilà une révérence polie. Mais elle ressemble à un anathème jeté à quelqu'un qui se sent pour ainsi dire membre de la « *communio sanctorum* ». Je l'ai dit expressément : pour moi, Schleiermacher en fait également partie, Bultmann d'ailleurs aussi. Il n'y a pas de doute à ce sujet. »

<sup>2</sup> Sur la même bande magnétique.

<sup>3</sup> Dans ce sens, le vieux Barth aurait pu répéter la phrase prononcée dans sa jeunesse : « L'originalité du jeune Blumhardt vient de ce qu'il ne voulait précisément pas être original, et n'avait pas besoin de chercher à l'être, comme c'était l'habitude des fils vis-à-vis des pères » (*Vergangenheit und Zukunft*, 1919, in : J. MOLTSMANN : *Anfänge der dialektischen Theologie*, I, 1962, p. 45).

... une nouvelle génération, ce n'est pas un problème sérieux, ça. »<sup>1</sup> Barth ne prit le problème au sérieux que sur l'arrière-fond de la relativité de la différence entre les générations. La conscience qu'il en avait n'était pas une compréhension allant de soi, tenant à la « nature des choses », et l'utilisation qu'il en fit, n'était pas de « droit naturel ». Celui qui n'a pas encore saisi cela, qu'il relise ce qui vient d'être dit à la lumière de la compréhension qu'avait Barth de la libre grâce du Dieu vivant. Face à elle, personne — ni jeune, ni vieux — ne peut se féliciter d'une préférence dont il serait l'objet — cela est également clair : cette grâce a ici aussi « un prix » que jeunes et vieux ont à payer. Il est clair aussi que cette grâce ne signifie pas uniformisation, pas non plus dans les rapports entre les différents âges ; mais elle implique une exigence pour chacun d'eux. On peut dire : en se plaçant dans l'optique de la relativité de ces rapports, on retire d'emblée l'aiguillon du problème qu'ils constituent.

## 2. LA SITUATION PARTICULIÈRE DE LA « VIEILLESSE »

« Doch noch wandl' ich auf dem Abendfeld. » C'est par cette parole de Gottfried Keller que Barth manifesta (en 1955) sa volonté de poursuivre son chemin et son travail, aussi en présence de la perspective plus précise de ne « plus être là »<sup>2</sup>. Cela signifie toutefois que ce cheminement n'est encore possible que comme marche « se poursuivant » sur le « Champ du soir » (Abendfeld).

Si Barth, à ses débuts, comparait volontiers la situation du théologien à celle de Don Juan jouant de son instrument en présence de « l'hôte de pierre », dans sa vieillesse elle prit plus fortement l'aspect de son « existence théologique ». Nous avons déjà souligné le fait que la relativité de la différence des âges n'en signifiait pas le nivellement. Et nous allons voir maintenant que Barth, dans le contexte du caractère inadéquat du problème des générations, le prit tout de même au sérieux. Avec l'expérience de sa propre vieillesse, Barth a constaté que l'exigence (qui concernait aussi les vieux) d'être en chemin, était en tout cas possible avec l'âge sous une forme modifiée. Il ne va pas de soi — il le savait — d'accorder une plus grande « portée » à la vieillesse que celle qui lui vient d'une modification de ce cheminement exigé de tous. Mais la vieillesse a tout au moins cette portée-là. Elle a sa propre façon de penser, de sentir, de voir. Elle a aussi ses propres difficultés. Barth s'en est rendu compte dans sa vieillesse, l'a vécu et enduré. Il s'avéra que, de la façon dont

<sup>1</sup> D'après l'enregistrement de la conversation avec des pasteurs rhénans.

<sup>2</sup> *Kirchl. Dogm.*, IV/2, p. X.

il vécut et supporta la situation de la vieillesse, on tirera des réponses à la question du rapport entre les générations : des indications relatives à une prise de conscience de soi qui convient non seulement aux « vieux », mais aussi aux jeunes. Des indications relatives à une relation correcte entre les générations.

1. Au nombre des expériences que Barth fit lui-même dans sa vieillesse, appartient la découverte d'une certaine clémence — indulgence — dans sa façon de voir, de penser et de juger. Il avait déjà relevé dans la *Dogmatique* III/4 : l'âge serait en particulier « le temps favorable pour admettre enfin que cette lumière étrangère (de la miséricorde de Dieu) ne luit pas seulement sur soi, mais aussi sur le cours bien connu du monde et sur tous ceux qu'on avait si sérieusement examinés — donc le temps favorable pour devenir un peu plus clément, indulgent, et plus secourable par conséquent — non pas à la façon olympienne du « vieux » Goethe, mais avec une plus grande ouverture »<sup>1</sup>.

En reconsidérant sa vie, Barth crut avoir découvert l'exigibilité d'une telle clémence en prenant de l'âge, après la période du non catégorique de l'épître aux Romains. Cependant le tournant de sa pensée n'était pas seulement basé sur son expérience : il était fondé théologiquement. Ce fut précisément la « lumière étrangère » de la miséricorde divine qui lui commanda d'être plus « indulgent et plus secourable ». C'est elle qui lui enleva quelque peu la joie de « scier » (quelqu'un) ou de couper les cheveux en quatre. C'est à partir de là qu'il préféra « s'en tenir à la certitude, que ce qui est faux et va de travers est voué à l'échec... » Ainsi voulut-il concentrer ses efforts « pour dire quelque chose de positif — simplement : *voilà* où en sont les choses — *ce* dont nous avons besoin, *voilà* ce qui est vrai, réel, bon »<sup>2</sup>. Comme le Barth vieillissant vint à être plus « indulgent » en ce sens, ce fut naturellement aussi l'indulgence qui détermina ses rapports avec les jeunes : d'une part en ce qu'il chercha toujours l'aspect positif de leurs affirmations, d'autre part, en ce qu'il évita de formuler sa critique de façon à indigner sous forme d'interdiction, mais plutôt en essayant de montrer un meilleur exemple. Mais il est significatif que cette indulgence n'est pas simplement liée à la vieillesse : ni pour la raison qu'un vieil homme serait automatiquement indulgent, ni parce que l'âge le rendrait capable de l'être. Barth déclara lui-même qu'il s'efforça d'agir de cette manière dès la fin de la deuxième guerre mondiale, en partie déjà bien avant<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Kirchl. Dogm.*, p. 709.

<sup>2</sup> D'après l'enregistrement de la conversation de Barth avec des libraires, à Flims en 1963.

<sup>3</sup> *Ibid.*

Cependant, il ne faut pas méconnaître maintenant que Barth ne rapporta pas cette indulgence à ses seules découvertes théologiques, mais aussi à sa vieillesse <sup>1</sup>. Dans la mesure où il la vit tributaire de sa vieillesse, elle lui parut une « vertu » problématique. Barth n'a cependant pas distingué deux sortes d'indulgence — l'une fondée théologiquement, l'autre tributaire de l'âge. Sa position théologique en tant que position personnelle lui fit problème quand il constata que cette indulgence, pour laquelle il croyait avoir de bons fondements théologiques, en avait aussi de moins bons, tributaires de l'âge. Qu'une telle indulgence puisse être effectivement problématique, se vérifie dans sa déclaration : « Je suis plus calme », mais « non dépourvu de critique » <sup>2</sup>, prédisposé à ne voir que ce qui est positif, « mais non moins décidé » pour autant <sup>3</sup>. La question qu'il se posa déjà en 1955 montre où réside le danger : « N'ai-je pas finalement appris à manger de la paille, vieux lion que je suis ? » <sup>4</sup> L'indulgence serait donc sujette à caution pour Barth, si elle résidait en une absence de détermination critique due à l'âge. Et Barth se posa sérieusement la question de savoir s'il en allait ainsi de son indulgence à lui : « Le vieux théologien ne s'affaiblit-il pas ? ne cède-t-il pas quelque peu, n'est-il pas presque neutre ? Et cela se justifie-t-il par le fait qu'il perde une à une ses dents, qu'il ne soit plus tellement d'aplomb, qu'il soit tracassé par maintes incommodités de l'âge ? Oui, c'est là une question qui mérite d'être posée. » « Autrefois, j'avais un malin plaisir à dire non. » Il faut croire qu'il en va autrement à présent. C'est précisément à la lumière de ce changement que Barth crut « que chez les vieux théologiens, dont je suis, cette sagesse et cette patience, cette confiance en la vérité qui se suffit à soi-même se mêlent à quelques signes de vieillesse. Esprit et chair s'interpénètrent si subtilement aussi ici. » Et une telle indulgence, vue sous cet angle, « ne serait pas chose admirable » ; elle pourrait être une forme de « mépris à l'égard des hommes ». On peut seulement « espérer qu'elle ne soit pas que cela » <sup>5</sup>.

On peut dire aussi : cette indulgence fut problématique pour Barth à cause de la tendance qu'elle engendre à tout prendre de haut, pour avoir ainsi résolu tous les problèmes et ne plus être engagé. Pour éviter ce danger, il souhaita que cette indulgence se transformât

<sup>1</sup> A la question : « Qu'est-ce qui vous irrite ? » Barth répondit : « Ne prétendez pas que je me fâche continuellement. Je suis un vieillard, donc plus serein et plus calme » (« An Bonn denke ich besonders gern zurück ». Interview, in : *General-Anzeiger*, Bonn, 5. 5. 1966).

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Entretien avec des libraires à Flims.

<sup>4</sup> *Kirchl. Dogm.* IV/2, p. VII.

<sup>5</sup> Entretien avec des libraires à Flims.

concrètement en reconnaissance. Car la reconnaissance est une forme d'indulgence qui exclut la possibilité d'avoir mis un terme à la confrontation avec la vie et avec les hommes. La notion de reconnaissance définit, mieux que toute autre, la position de Barth dans sa vieillesse. Il en parle fréquemment : « J'ai tout lieu d'être reconnaissant à Dieu et, à l'occasion, d'entonner un psaume de ma voix quelque peu brisée. »<sup>1</sup> « Je n'ai à me plaindre de rien et de personne, si ce n'est de mon échec... à rester toujours reconnaissant. »<sup>2</sup> Avec elle, on ne peut jamais en avoir terminé. Par elle, on est bénéficiaire d'une grâce qui est, pour celui qui en profite, « toujours inattendue, imméritée, et donc tout qu'automatique »<sup>3</sup>.

La reconnaissance comporte donc la dimension de l'émerveillement. Et c'est dans un émerveillement d'enfant que Barth fut reconnaissant à Dieu : précisément au moment où il constata que sa théologie était résumée dans les chants d'enfance de son adolescence. C'est dans un tel émerveillement qu'il prit souvent acte — parfois à la manière d'un enfant — d'éloges et d'illustrations pour son œuvre. Et c'est dans un tel émerveillement qu'il voulut être reconnaissant pour « toute marque d'attention et de confiance à son égard, quand il en fut l'objet de la part de jeunes, étant donné qu'il n'était pas en droit d'en attendre ou d'en exiger de leur part »<sup>4</sup>. Que l'on n'oublie pas ceci : dans un tel émerveillement d'enfant, la reconnaissance n'est pas faiblesse ! Car elle est toujours aussi *autocritique*, dans la mesure où, par elle, on remercie Dieu pour quelque chose d'immérité. C'est parce qu'elle contient nécessairement cette dimension pour lui, que Barth n'a jamais cru avoir achevé son chemin.

2. Une autre prise de conscience de la vieillesse dans son aspect particulier, qui marqua le vieux Barth, est en rapport avec ce qu'il appela son passage de l'« *ecclesia docens* » à « l'« *ecclesia audiens* »<sup>5</sup>. Ce passage signifia pour lui : ne pas s'extérioriser autant qu'autrefois, ne « produire » que peu maintenant, et pour le reste garder le silence<sup>6</sup>. Il ne pouvait être question d'un arrêt total de toute production, ni

<sup>1</sup> Lettre de remerciement après le 81<sup>e</sup> anniversaire, 1967.

<sup>2</sup> Lettre de remerciement après le 82<sup>e</sup> anniversaire, 1968.

<sup>3</sup> Lettre de remerciement après le 80<sup>e</sup> anniversaire, 1966.

<sup>4</sup> La sixième « Règle de vie pour vieillards dans leurs relations avec les jeunes ».

<sup>5</sup> Paroles de remerciement à l'occasion de la fête du 80<sup>e</sup> anniversaire, le 9 mai 1968, in : *Evangelische Theologie*, 1968, p. 615.

<sup>6</sup> Lettre de remerciement après le 81<sup>e</sup> anniversaire, 1967 : « A tous les points de vue mes pieds ne peuvent plus se mouvoir que sur un très petit espace. Finis les voyages, la course, la marche ou même l'équitation d'autrefois, finis les discours et ma participation à des congrès. Il y a un temps pour tout, et pour moi toutes choses ont eu le leur. »



d'un silence total. Pour lui la vieillesse exclut toute halte. Mais la nécessité qu'il vit d'être en chemin de façon *différente* qu'autrefois, inclut aussi cela : garder le silence sur de plus longues distances. Une raison de son profond silence fut le fait qu'il ne parla pas, parce qu'il ne pouvait plus le faire, parce qu'il était arrêté par des barrières physiques qui l'empêchaient de parler. Souvent il ne le put, quoique l'envie de lui en manquât pas et qu'il le considérât comme nécessaire. Il lui manquait souvent « la force de concentration, celle dont je ne dispose plus sans autre dans ma vieillesse »<sup>1</sup>. On peut dire aussi : dès lors il dut investir beaucoup plus de forces pour produire quelque chose — ce qui fit qu'il refusa formellement la rédaction même de petits articles.

La perte des forces se signala aussi en ce qu'il fit de grands projets littéraires à l'occasion<sup>2</sup>, mais que ces projets restèrent en partie embryonnaires, en partie à l'état de projet.

L'absence des forces physiques entraîna aussi chez lui une mise en question : ce qu'il avait élaboré avec les forces qui lui restaient, avait-il le droit de le présenter au public ? Il se plaignit un jour de ce que son style oratoire avait perdu sa saveur et était devenu pédant, parce que déterminé par cette mise en question. Tout cela lui montra la nécessité de s'excuser pour l'absence de discours et d'écrits importants en ces termes : « Ad impossibilia nemo obligatur. »<sup>3</sup>

Il y avait une autre raison au silence relatif de Barth dans sa vieillesse. Il ne parla point (ou moins qu'autrefois) parce qu'il n'y était pas obligé. Rester toujours en chemin et ne pas croire avoir trouvé la « vérité », sans la chercher de façon nouvelle, voilà qui est vérité. Or maintes prises de parole de « vieux hommes », dont Barth avait l'exemple critique sous les yeux, ne ressemblent en rien à une telle recherche ; elles répondent plutôt à un besoin constant d'être toujours en place et de se répéter sans cesse. Oui, souvent de tels discours vous donnent l'impression d'être prononcés sous le coup de la mauvaise conscience, parce qu'on n'a pas dit à temps ce qu'il convenait de dire ; et maintenant on poursuit clopin-clopant l'occasion

<sup>1</sup> Lettre de remerciement après le 80<sup>e</sup> anniversaire, 1966.

<sup>2</sup> Par exemple : une rédaction nouvelle du texte de *Kirchl. Dogm. IV/4* dont on disposait déjà ; il faut encore se souvenir ici de l'autobiographie ; en dernier lieu, Barth pensa au plan d'une théologie œcuménique qui réunirait non seulement les confessions chrétiennes de façon « irenisch-kritisch », mais qui discuterait aussi des religions non chrétiennes.

<sup>3</sup> Ainsi dans la lettre de remerciement après le 81<sup>e</sup> anniversaire ! Dans la préface de *Kirchl. Dogm. IV/4*, Barth expose les raisons pour lesquelles il ne peut pas continuer sa dogmatique : « Peu à peu les forces physiques ainsi que l'élan intellectuel indispensables commencent à manquer... Il me faut renoncer à la course... Pour le 'vieux Barth' que je suis, il est trop tard de mener ce tail dignement à fin » (VII, IX).

manquée à force de discours. A la véritable dignité de la vieillesse appartient la tranquillité royale, avec laquelle on ne se répète pas, ni ne rattrape quelque chose de décisif, avec laquelle on ne cherche pas toujours à se mettre en valeur. Dans et avec cette tranquillité on peut appliquer ce que l'on *a dit* — à propos, espérons-le — et ce qu'on a *laissé* dire. Dans le silence de Barth on peut déceler quelque chose de cette tranquillité — « 'Je ne veux rien dire de plus' — cela il faut aussi pouvoir le réaliser. Ne pensons pas toujours qu'on ait quelque chose à dire », expliqua-t-il en novembre 1968, au cours d'une interview <sup>1</sup>. Sans contester le fait, que tout ce qu'il a dit pouvait être mieux dit et différemment, Barth a en tout cas parlé clairement. C'est pour cette raison qu'il put tranquillement se taire alors qu'il était « vieux ». Il put aussi le faire quand il vit les jeunes « délaissés » avec quelque dédain ce qu'il avait enseigné et découvert, ou qu'il les vit s'y (re)plonger avec folie <sup>2</sup>. Il put le faire dans la certitude que ce qui, dans son œuvre, est bon et utilisable, se mettra soi-même en valeur.

L'on peut rappeler ici les paroles du vieux Barth, selon lesquelles, à l'exemple de la « gloire » humaine de Paul en II Cor. 11, il put se « glorifier » de ce qu'il avait élaboré : « L'affaire ne prendra de l'intérêt que si quelqu'un — je parle avec audace maintenant — se décidait à m'imiter : en développant sa pensée en douze épais volumes — en qualité de témoins au bas de l'échelle — de façon complète et irréprochable — de telle manière que l'entreprise se tienne logiquement. Je ne peux pas dire que l'école bultmannienne ait produit jusqu'ici quelque chose dont on puisse dire : « ... voilà ce qu'il en est, mais elle ne comporte que des indications. » <sup>3</sup>

On peut interpréter le silence du « dernier » Barth d'une autre manière. Il se tut, parce qu'il voulait se taire. Son silence avait aussi le sens d'un renoncement volontaire. Après une période de prises de parole, il voulut à présent laisser la parole aux « jeunes ». Il ne voulut pas donner le spectacle tragi-comique d'un vieillard incapable de garder le silence. Il avait en horreur la figure du « senex loquax ». Et il ne voulut ressembler d'aucune manière à une telle figure, se considérant lui-même comme « enfant du XIX<sup>e</sup> siècle » : « Le monde moderne de la littérature, du théâtre, du film... m'a touché, il est vrai ; mais il ne m'a jamais saisi de près, ni remué. » <sup>4</sup> Cette pensée

<sup>1</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 25, cf. 59.

<sup>2</sup> Cf. « Il nous manque la conscience de notre propre relativité » (in : *Die Woche*, Zurich, 23.1.1963, p. 17) : « A maints points de vue, il ne reste donc que la retraite dans le calme... »

<sup>3</sup> Entretien avec des pasteurs rhénans s'occupant de jeunes.

<sup>4</sup> D'après CARL ZUCKMAYER : Bericht von einer späten Freundschaft, *op. cit.*

s'accompagna d'une certaine crainte de participer au débat en compagnie de jeunes gens marqués par Kafka et Marcuse. Ainsi ne voulut-il pas intervenir quand il ne les comprenait pas. La conversation avec son ami Thurneysen est significative ici : « Edouard, comprends-tu la jeunesse d'aujourd'hui ? Non ? Alors ne tempêtons pas contre elle ! » Par ce renoncement, il refusa de s'imposer aux jeunes d'une manière ou d'une autre. Il était porté par le souci de « rendre libre la jeunesse » selon sa propre expression. Et cela non par résignation, mais dans une « lucide tranquillité » ! Cette « libération » ne signifiait pas pour Barth un abandon de la jeunesse à elle-même. Il ne la « laissait pas tomber ». « Rendre libre la jeunesse » n'excluait pas non plus la possibilité de l'accompagner dans l'amour et par la prière, et de se mettre à son écoute. Oui, la rendant libre, il voulait aussi faire route avec elle ; car il la croyait capable de donner le meilleur d'elle-même, non pas en cédant par optimisme, mais en la remettant entre les mains de Dieu <sup>1</sup>.

Ainsi pouvait-il répéter : il y a des signes prometteurs chez les jeunes. Ou bien : « On prêche mieux en général aujourd'hui qu'autrefois. » <sup>2</sup> Ou bien encore, en rapport avec une situation politique : « Il ne m'a pas semblé nécessaire d'ajouter quoi que ce fut. Tout a été dit par d'autres personnes, et bien mieux que moi. » <sup>3</sup>

3. Intimement liée aux deux aspects particuliers mentionnés ci-dessus, qui déterminent la vieillesse de Barth, s'ajoute l'expérience de la *proximité de la mort*. La vie, marquée par ce facteur qui crée des conflits intérieurs, a imprégné la pensée et les actes du « vieux » Barth. Il ne put ignorer ce facteur. Et pour lui, ce ne fut pas un

<sup>1</sup> Ces réflexions sont résumées de façon saisissante dans les règles déjà mentionnées (« Lebensregeln für Ältere Menschen ») :

2. Tu ne t'approcheras pas trop d'eux (des jeunes) ; ni en te proposant comme modèle, ni avec tes hauts faits.
3. Tu ne les lieras d'aucune façon à ta personne.
4. Tu ne te fâcheras, ni te décourageras, ni t'étonneras si tu dois constater... que tu les déranges et ennues, même si tu es bien disposé à leur égard et sûr de ton affaire par rapport à eux ; de sorte qu'ils fassent fi de tes conseils et de tes souhaits...
7. En aucun cas tu ne les laisseras tomber, mais tu les accompagneras en toute quiétude en les rendant libres ; tu espéreras avec confiance qu'ils feront de leur mieux, tu les aimeras malgré tout et tu prieras pour eux.

C'est sur ce ton qu'un jour Barth prit dignement congé de ses interlocuteurs après une discussion avec des étudiants de Tübingen en 1964 : « Et maintenant, je souhaite que tout aille pour le mieux pour vous. Ma fin est proche. Vous, vous en êtes tous encore à vos débuts... J'espère que vous irez votre chemin fidèlement et sincèrement, chacun de manière à pouvoir en rendre compte à la plus haute instance, et le faire avec joie. Ainsi j'aimerais vous dire pour conclure, comme je le fais souvent : 'Ite in pace'. » (D'après un enregistrement.)

<sup>2</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 50.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 23 s.

tabou comme pour maintes personnes âgées (ou jeunes). Perplexe, il se rendit compte que « tant de mes contemporains et de mes compagnons d'armes plus ou moins proches nous ont quittés depuis plus ou moins longtemps »<sup>1</sup>. Maladies et maux lui firent dire : « Plus d'une fois j'aurais pu être du nombre de ceux qui nous ont quittés. »<sup>2</sup> « Des jours difficiles m'attendent, et dans un avenir plus ou moins proche la mort (certaine). Alors je ne serai plus... de ce monde. »<sup>3</sup> La conscience de ses limites terrestres accentua encore son *sérieux* acquis au cours des années. On en trouve un reflet dans la question avec laquelle il accueillait quelquefois ses visiteurs : « Qu'avez-vous fait aujourd'hui et hier pour l'éternité ? » Et la perspective de cette limite le poussa à dresser le *bilan* non seulement des actes de sa jeunesse, mais aussi de ses manquements et de ses pensées. Un jour il porta l'accent sur ces mots : « L'être humain est également responsable de ses rêves. » Et il fut maintes fois mis à l'épreuve par ses réminiscences : dans sa jeunesse il n'avait pas pris conscience de la brièveté de la vie et avait dilapidé le temps en beaucoup de vanité ; il avait privé sa paroisse de l'Évangile, dans son impétuosité juvénile, son avidité de connaissances et ses critiques. Il dit : « Autrefois j'enseignais selon Martin Luther 'nos œuvres sont vaines', aujourd'hui seulement j'en comprends le sens. » Bref, ce qu'il écrivit dans sa *Dogmatique* III/4 se réalisa dans sa vie : « Le temps favorable à comprendre 'existentiellement' la doctrine de la justification et à rejeter 'existentiellement' toute erreur tridentine ou autres, pourrait avoir commencé maintenant (avec l'âge). »<sup>4</sup>

Barth ne s'est pas soustrait à l'idée de sa mort, il ne la « rejeta » pas. Mais il y « jeta le même regard furtif qu'en théologie aux puissances maléfiques »<sup>5</sup>. Il respectait ses limites terrestres, mais refusait d'accorder son respect à la mort. Il savait qu'il ne serait plus « de ce monde », mais ne voulut pas « se prendre *au sérieux* » en tant qu'être temporel.

Il ne se perdit pas en discours au sujet de sa mort. Et lorsqu'il en parlait, il avait l'habitude de le faire avec une originale *ironie* : on sentait qu'*il* n'arrivait pas à accepter et à comprendre le fait d'être mortel ; son ironie résultait également de la connaissance de celui qui permet de penser ironiquement à la mort. Barth incarna en

<sup>1</sup> Lettre de remerciement après le 80<sup>e</sup> anniversaire.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> D'après l'esquisse de sa lettre de remerciement après son 82<sup>e</sup> anniversaire. La perspective de sa mort fit qu'il se préoccupa quelque temps de la question (qui le laissa de nouveau indifférent par la suite) du choix entre l'incinération et la mise en terre — tout en étant favorable à la première. Le fait que les tombes de Calvin et de Mozart ne soient plus connues l'impressionna toujours.

<sup>4</sup> P. 709.

<sup>5</sup> E. JÜNGEL, KARL BARTH, *op. cit.*

quelque sorte un nouveau type de vieillard : personne qui ne magnifie pas son âge romantiquement, qui ne se comprend pas à partir de sa « maturité », mais objectivement à partir de sa fin proche. Par la volonté de considérer cette limite, sa limite, avec ironie et humour, Barth se différencia aussi de ceux qui la prennent au tragique. Cette ironie vint au jour, lorsqu'il ne retrouva pas en lui « cette dignité des vieillards d'antan » portant allégrement leur « bonnet de velours ». Elle se manifesta encore dans la manière dont il se taxa d'« honorable vieillard » à la vue de certaines photos. Elle apparut aussi lorsqu'il appela sa retraite « un soi-disant crépuscule de la vie », qu'il apostropha son corps vieillissant comme « vieux frère » et sa fragilité physique comme le Niederdorf de Zurich ou le Pigalle de Paris <sup>1</sup>. Lorsqu'en février 1968 il frisa la mort, devenu aveugle par des troubles circulatoires, transporté à l'hôpital sur un brancard, il égaya le médecin par son ironie, commentant d'une voix à peine audible la situation critique « du merveilleux père de l'Eglise ». Et c'est tout aussi ironiquement qu'il se représenta la cérémonie commémorative (après sa mort) et son enterrement au cimetière Hörnli, ce magnifique cimetière qui n'a pas son pareil, « fierté de tous les Bâlois » <sup>2</sup>. Tout cela fut dit avec une ironie qui laissait place à la prise au sérieux de sa propre mort, mais également à la liberté de ne pas la prendre au sérieux. Il résulta de cette confrontation avec la mort que Barth, par ce « regard furtif », se tourna ragaillardi vers *la vie* : cette vie *dans l'en-deça, terrestre*. Un tel revirement fut possible grâce à une incroyable vitalité d'esprit <sup>3</sup>. « C'est la vitalité de la vieillesse » : tel fut le diagnostic que Barth, ravi, entendit de la bouche de son médecin. Elle ne résidait pas pour lui dans cette soif malade de vivre, que l'on retrouve parfois chez les personnes âgées. Elle était pour lui une approbation de la vie, acceptant le sursis qu'il ne put ignorer, un vouloir-vivre *encore*.

Il n'était pas du tout évident pour lui « de pouvoir à 82 ans voir encore luire soleil et lune et être encore là entièrement satisfait » <sup>4</sup>. Malgré cette modification, Barth vécut sa vieillesse avec vitalité, sans pruderie ni bigoterie, acceptant sa destinée de vieillard. Il jouit de tout ce dont il put encore jouir. Il garda sa curiosité d'esprit — et

<sup>1</sup> Lettre de remerciement après le 81<sup>e</sup> anniversaire.

<sup>2</sup> Il en fut déjà ainsi dans la prédication de novembre 1946 : « Le monde et ses convoitises passent ».

<sup>3</sup> Lettre de remerciement après le 81<sup>e</sup> anniversaire : « L'activité de ma petite tête n'est visiblement pas diminuée par ma faiblesse physique. »

<sup>4</sup> Lettre de remerciement après le 82<sup>e</sup> anniversaire : « Je pus toujours et puis encore... prendre une douche froide chaque matin, été comme hiver. Et ma pipe ne s'est pas éteinte, alors que d'autres ont dû renoncer bon gré mal gré au tabac. Je puis et j'ai le droit de boire un verre de vin rouge ou blanc, exceptionnellement aussi un peu de bière. »

le vœu « je voudrais pouvoir vivre encore plus longtemps » était dû avant tout à l'intérêt qu'il portait à l'avenir de la théologie, de l'Eglise, de la politique, de la technique et de la civilisation <sup>1</sup>. Mozart le fascinait en ceci : « Ce que j'entends chez Mozart est un dernier mot sur la vie, dans la mesure où des hommes peuvent l'exprimer. » <sup>2</sup> Un jour qu'il proclamait avec énergie son désir de vivre au cours d'une conversation, je lui posai prudemment la question suivante : Existe-t-il un moment où l'on est las de vivre au sens vétérotestamentaire ? Il le récusait catégoriquement : un chrétien n'a aucunement le droit de le dire de lui-même ; tout au plus d'autres rétrospectivement en face d'une vie pleinement vécue. Quelque chance-lante que fût sa santé, il ne fut à aucun moment dégoûté de vivre.

Pour résumer ce paragraphe, on peut encore souligner ceci : Barth a vécu la situation particulière de sa vieillesse, il l'a endurée, approuvée aussi, de telle manière que l'on peut en tirer de précieuses indications pour établir entre les âges de la vie une relation qui ait du sens.

1. Remarquable est la façon dont il portait un regard critique sur lui-même, quand il réfléchissait à ce qu'il était devenu, à savoir un vieillard. Ce qui signifie renoncement à toute autorité que conférerait la vieillesse, les mérites et une certaine maturité que l'on aurait acquis au cours d'une longue vie — donc renoncement à toute gloriole, celle dont les vieux se parent volontiers ; renoncement aussi à toute emprise sur les jeunes. On peut dire cependant, que c'est en faisant preuve d'une telle liberté vis-à-vis de lui-même, qu'il eut lui-même de l'autorité et fit figure de « Père ».

2. Remarquable est l'ouverture avec laquelle il « rendit libre » la jeunesse. Il ne le fit pas dans une indifférence passive et irresponsable ; encore moins dans l'attitude courante aujourd'hui, qui consiste à avoir honte de sa vieillesse et à tenir tacitement la jeunesse pour la nouvelle autorité. De même qu'il s'éleva contre toute oppression des jeunes par les vieux, de même s'éleva-t-il contre toute usurpation de pouvoir des jeunes à l'égard des vieux au nom de la liberté. Il le fit au profit même de leur véritable liberté.

3. Remarquable est aussi la façon dont il *participa* aux événements. Il y prit part en allant son propre chemin : avec les conditions et les restrictions fixées par son âge, avec tout ce qui était possible et tout ce qui ne l'était plus. Il y prit part, en ce qu'il ne se replia pas sur lui-même avec résignation, ni ne s'imposa à aucun moment.

<sup>1</sup> Entretien avec des pasteurs rhénans.

<sup>2</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 13.

## 3. DIALOGUE ENTRE LES GÉNÉRATIONS

« Aussi longtemps que nous pouvons parler ensemble, nous devons nous parler. » Voilà ce que Barth répondit, dans la discussion déjà mentionnée avec de jeunes pasteurs, à celui qui venait de lui expliquer « qu'un entretien entre nous n'était plus possible »<sup>1</sup>. Se parler était pour Barth la façon adéquate de vivre les uns avec les autres, jeunes et vieux. Barth pensait qu'en se parlant les uns aux autres, on désamorce le conflit (psychologique et historique) des générations. Bien sûr, un tel dialogue nécessite de la part de chacun de prêter attention à la partie adverse ; il exige aussi une certaine mobilité d'esprit. Dans un tel débat chacun peut apporter sa contribution, non seulement ses découvertes, mais aussi ses vues tributaires de l'âge. Il est clair aussi, pour Barth, que l'on ne doit jamais discuter de la nécessité des « entretiens », mais les mener immédiatement. Et il va de soi pour lui que l'on ne parlera pas ensemble d'un autre ou de soi-même, mais d'un sujet précis. Oui, dans un tel débat, chaque partie est reconnue, prise au sérieux, et ne fait l'objet d'aucune discrimination tout au moins en principe. Pour en arriver à ce point dans une discussion, il faut prendre le thème défini plus au sérieux que la différence d'âge des participants. A l'aide de trois mots clefs, nous voulons montrer par la suite, comment Barth s'est comporté dans un tel débat, et en quoi il a contribué lui-même à un côtoiement sans crispation des générations.

1. *Responsabilité*. — C'est un des slogans, à sens multiple, que l'on trouve souvent dans la bouche des jeunes. Dans la *Dogmatique*, IV/4, publiée en 1967, mais qui a vu le jour huit ans plus tôt, il est question du baptême. Le concept de responsabilité y joue un rôle central, en ce que Barth aimerait voir le baptême des nouveau-nés remplacé par un baptême responsable. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas la thèse en elle-même, mais un aspect second, lourd de conséquences. Barth ne veut que parler de façon concrète de l'acte du baptême. Mais cette question devient pour lui la pierre de touche de l'Eglise et du chrétien dans leur recherche de ce qu'ils ont à être. Le baptême, selon lui, est le commencement d'une vie chrétienne, dans laquelle il constitue, de la part de l'homme, une première prise de responsabilité devant Dieu et avec l'Eglise. La responsabilité est décisive pour Barth. Il insiste là-dessus : la révélation de Dieu n'atteint pas l'homme pour en faire un « rouage » (p. 39), un instrument ou un objet (p. 145). Elle ne le limite, ni ne l'écrase (p. 116). « Elle

<sup>1</sup> Entretien avec des pasteurs rhénans.

ne le domine pas, elle le remet d'aplomb, elle ne l'infantilise pas, mais le déclare majeur et le traite comme tel » (p. 25). Si donc la révélation atteint l'homme de cette manière, il ne suffit pas, lors du premier pas d'une vie chrétienne, lors donc du baptême, que l'Eglise prenne ses responsabilités à l'égard du jeune chrétien. Il doit agir lui-même de façon responsable. On n'a pas le droit de le traiter comme un mineur, ni de le déposséder de sa majorité (p. 116 s. et 169 s.). C'est pourquoi : pas de baptêmes d'enfants. C'est une habitude par laquelle l'Eglise a non seulement toléré, mais aussi souhaité et considéré comme normale la « non-majorité ». La critique de Barth est donc plus qu'une simple critique de la forme d'une cérémonie isolée. Elle porte sur un point névralgique et atteint l'Eglise dans sa compréhension et sa structure, une Eglise qui, dans ce domaine, tolère et favorise l'irresponsabilité. En conséquence, Barth entrevoit déjà une Eglise renouvelée sans consécration, ni ordination, parce que chacun y porterait une part de responsabilité dès son baptême (p. 221) <sup>1</sup>. Et il pensait que cette Eglise, dans laquelle chacun a une part de responsabilité, ne serait plus identique « au soi-disant christianisme jouissant de la reconnaissance du monde », elle serait une petite colonie d'étrangers libérée de beaucoup de poids morts, une fraternité mobile parmi les peuples, les Etats, les sociétés » (p. 185). Responsabilité est ici écrit en lettres capitales.

Aujourd'hui, on oppose souvent le concept de responsabilité à celui d'obéissance. Il désigne un comportement libre, indépendant, que l'on soustrait de façon critique à toute pensée englobée par une structure d'obéissance et d'autoritarisme. On est frappé (et c'est à ce point que Barth engagerait le dialogue avec les jeunes) de constater que les concepts d'obéissance et de responsabilité sont synonymes dans la *Dogmatique* de Barth. Ils ne s'excluent ni ne représentent des stades différents. Ils sont étroitement liés. Il est indéniable que l'on peut interpréter obéissance par responsabilité pour Barth. Car ce qu'il entend par obéissance n'a rien d'une obéissance aveugle. C'est une « obéissance libre », librement consentie, de façon responsable. Ce n'est pas une soumission à une habitude ou à l'Eglise et sa constitution. Oui, elle n'est pas le fait d'un individu par rapport à d'autres, mais celui de la communauté tout entière, une obéissance dans la solidarité. Ainsi Barth était-il sûr « que ce que l'on appelait obéissance variait selon les personnes » (p. 168). L'obéissance ne supprime donc pas la responsabilité. Et ainsi on refuse à la base toute forme aveugle d'obéissance. Inversement, la responsabilité ne supprime pas l'obéissance. Il faut aussi interpréter la première par la

<sup>1</sup> Cf. *Ad Limina Apostolorum*, *op. cit.*, p. 27, 35 ; *Letzte Zeugnisse*, p. 36 ; *Kirche in Erneuerung*, *op. cit.*, p. 166.



seconde. A l'opposé de l'obéissance, nous ne trouvons pas seulement la minorité, mais aussi *l'entêtement*. Et une responsabilité « entêtée » serait tout aussi dangereuse pour Barth qu'une obéissance aveugle. Dans la responsabilité on ne peut pas agir par choix propre, mais seulement dans la mesure où l'on est rendu responsable. Et il faut faire l'apprentissage de la responsabilité. L'homme ne sait pas dans *quel* but il porte une responsabilité, il faut qu'on le lui *dise*. Il ne peut pas être responsable par rapport à lui-même ni à une idée, mais par rapport à une personne précise... On obéit de façon responsable. Celui qui obéit ne fonde pas son action sur « un besoin de son cœur, de son âme et de sa conscience » (p. 169). Il a un « vis-à-vis » concret (p. 21) et pas n'importe lequel. C'est Dieu lui-même qui lui a été donné comme vis-à-vis. Il se trouve donc placé sous un commandement auquel il doit obéir (p. 168).

Cet homme doit du reste aussi se limiter à n'entreprendre que ce qui lui est commandé de faire, et ne pas se mêler de ce qui ne le concerne pas (p. 80). C'est celui seul qui obéit de cette manière qui est vraiment responsable. C'est pourquoi Barth ne fit pas seulement campagne pour la responsabilité avec ceux qui en font autant parmi les jeunes aujourd'hui, mais il apporta un sérieux correctif à la façon dont ils comprennent cette affaire.

Il faut ajouter encore ceci : Barth pense ici en théologien et en membre de l'Eglise, bien qu'il estime qu'une telle façon de penser reste exemplaire et valable pour toute coexistence humaine. Il voit sa tâche en fonction de la foi et non d'un courant d'idée. La responsabilité, qui n'exclut pas l'obéissance, et l'obéissance, qui n'exclut pas la responsabilité, ne sont pas issues, pour lui, de l'idée d'un nivellement de deux contradictions. Leur origine se trouve dans la révélation, à laquelle le chrétien est confronté. Responsabilité et obéissance ne sont pas des qualités naturelles de l'homme. C'est la révélation qui les lui confère. En elle « l'homme... est déclaré majeur » (p. 25). C'est pourquoi Barth ne parle que d'un homme devant atteindre sa majorité, et non d'une humanité déjà majeure. Ce n'est que dans une histoire que l'on peut être responsable. On ne peut donc pas « avoir » de responsabilités, sans en même temps continuer à apprendre et à obéir. Voilà pourquoi les deux choses ne peuvent s'exclure.

2. *Critique*. — Voilà un autre mot souvent employé parmi les jeunes d'aujourd'hui ! Karl Barth lui-même a trouvé la critique indispensable et inévitable. Nous avons déjà vu qu'il s'est efforcé de rester critique dans la confrontation malgré l'indulgence due à la vieillesse. Jusque dans un âge avancé il ressentit le vent de la critique comme purifiant et vivifiant. Autant il l'a exigé pour lui, autant il

voulut l'éviter aux autres<sup>1</sup>. Lors d'une conférence en octobre 1967 à Bâle, il protesta avec véhémence contre la thèse que son exégèse fût « postcritique » : On ne peut être que critique ; on ne peut dépasser le stade critique. Pour Barth cela n'est pas valable dans ce seul domaine. Tant que « l'espace de la création... reste également celui du péché et de la mort », tant que l'Eglise « existe sous sa forme provisoire, faillible et attaquée, il ne faut jamais s'arrêter content de soi ; il faut repartir toujours à nouveau<sup>2</sup>. Et ce départ toujours nécessaire s'accomplit... dans une phase de *Krisis* »<sup>3</sup>. C'est dans cette *Krisis* que la critique trouve sa motivation et devient inévitable. Barth croit en effet que la critique véritable n'est pas une entreprise à bon compte ; il pense que celui qui veut en user, doit d'abord « calculer la dépense pour voir s'il a de quoi terminer son ouvrage » (Luc 14 : 28). Pour toute critique, il faut savoir clairement que dans la crise, « on tourne résolument » le dos au connu... même s'il avait peut-être des avantages (pensons aux plats de viande en Egypte), et on se tourne vers un Autre « qui a l'inconvénient d'être encore totalement inconnu »<sup>4</sup>. En outre la critique véritable exige la participation totale et non une supériorité fière. La critique d'un spectateur « passif manque pratiquement de profondeur, de passion, de radicalité »<sup>5</sup>, et n'est en fait pas une critique. On peut émettre le même jugement, si la critique n'est pas prête à l'*auto-critique*. La critique véritable prend clairement conscience que son exposé « aura certainement ses limites »<sup>6</sup>. Mais dans ces conditions et de cette manière, le vieux Barth approuva sans restrictions (aucunes), et développa lui-même, une pensée et une prise de conscience critiques.

Si Barth en approuva la critique et rejoignit ainsi la pensée des plus jeunes, dans son dialogue avec eux il porta l'accent sur ce point : la critique véritable ne peut et ne doit d'aucune manière exclure la conciliation. La véritable critique ne veut pas de conflits, mais l'entente. Elle ne peut être irréconciliable, mais conciliante. Elle ne dit qu'un non « amical et aimable »<sup>7</sup>. D'après Barth, le contraire est également vrai : la vraie conciliation n'exclut pas la critique. On pourrait y ajouter : la véritable charité est une charité critique, une véritable entente, une entente critique. Elle n'est pas atteinte par

<sup>1</sup> D'après un enregistrement ; au début d'une discussion avec des étudiants de Tübingen (en 1964) Barth déclara : « Ayez la liberté de parler très ouvertement... Vous pouvez m'attaquer vigoureusement, même jusqu'à me vexer... Pourvu que la critique fuse ! Et alors je répondrai tout aussi clairement. »

<sup>2</sup> *Kirche in Erneuerung*, p. 162.

<sup>3</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 63.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 63 s.

<sup>5</sup> *Kirchenkritik vom Flohmärt*, cf. note 1, p. 4.

<sup>6</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 35.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 65.

l'indifférence et le simple fait de supprimer les frontières. D'une manière ou d'une autre — en contraste avec ceux qui s'écrient : « Paix ! Paix !, alors qu'il n'y a pas de paix » — et en contraste avec ceux pour qui la critique n'est que refus et démolition, Barth avait la conviction que critique et paix sont liées et ne s'excluent pas.

C'est pourquoi Barth employa volontiers la formule « irensch-kritisch »<sup>1</sup> dans ce sens. La raison profonde qui fait que la critique comporte cette double dimension, il la voit dans ceci : le « non » de la critique n'est au fond possible, important et évident que s'il s'accompagne en même temps d'un « oui » pour ce qui est positif et ce qu'il y a de meilleur. « La seule critique, le seul refus, le seul mépris, la seule protestation contre ce qui existe — on aime à dire aujourd'hui contre 'l'establishment' — n'a rien à voir avec la krisis telle qu'elle s'est déroulée en tout cas dans l'Eglise<sup>2</sup>. Même un « non » à bon escient est dans ce cas un « non creux », parce qu'il ne contient pas le « oui » à l'amélioration future<sup>3</sup>. Réfléchir à ce « oui » permet de parler plus librement<sup>4</sup> — Barth avait l'habitude d'y exhorter les plus jeunes — et de ne pas sombrer dans sa propre critique. Réfléchir à ce « oui » permet de ne pas oublier qu'il y a « mille questions restées sans réponses », qu'on ne peut pas énumérer avec indifférence et insouciance. Mais il est également impossible de connaître et de poser ces questions « avec des figures chagrines... comme si les poules avaient mangé notre pain ». Il est tout aussi impossible de se moquer des autres en les couvrant de sarcasmes alors qu'il conviendrait de commencer par soi-même<sup>5</sup>. La critique renferme en elle la joie et l'*humour*, comme elle renferme la charité. C'est pourquoi Barth expliqua à un très jeune critique : « Je crois bien qu'objectivement vous êtes dans la vérité. Mais vous parlez un peu trop pompeusement de vos nouvelles libertés — et de ce fait je ne puis pas vous croire. La vérité n'est plus vérité si elle n'est pas soutenue et présentée avec charité... Vous êtes en grand danger de pécher contre I Cor. 13. In hoc signo *non* vinces... Vous agissez comme précurseur d'un nouveau Pie IX ! Voilà ce que j'ai contre vous, non : pour vous... »<sup>6</sup> On

<sup>1</sup> Cf. *Ad Limina Apostolorum*, p. 47, 49.

<sup>2</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 64.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 65. — La raison pour laquelle la critique en tant que « négation creuse » est insuffisante, voire impossible, on peut la trouver dans la formule que Barth opposa à celle de Descartes : « Credo ergo sum — ergo (créature bénie de Dieu) amatus sum — ergo amo (Dieu de tout mon cœur... et mon prochain comme moi-même) — ergo cogito. » Avec Kant : « Aie le courage de te servir de ta propre raison » (Am runden Tisch, in : *Orientierung*, n° 11, 1968, p. 134 s.). Cette formule montre que Barth argumenta théologiquement sur toute la ligne.

<sup>4</sup> Cf. *Ad Limina Apostolorum*, p. 66.

<sup>5</sup> *Kirche in Erneuerung*, *op. cit.*, p. 168 s. Cf. Das Geheimnis des Ostertages : « Plutôt de la joie délirante que des doutes et de la hargne sans joie. »

<sup>6</sup> *In diesem Zeichen wirst Du nicht siegen ! op. cit.*

pourrait dire dans l'esprit de Barth : charité sans critique n'est pas charité ; critique sans charité n'est pas critique.

On peut rappeler ici que cette conception prit son importance quand Barth se préoccupa du catholicisme postconciliaire. L'utilisation qu'il fit de l'expression « *frater sejunctus* » tirée des textes de Vatican II est significative de sa conception des relations entre catholiques et protestants. C'est en « théologien réformé obstiné » qu'il voulut se préoccuper d'ancienne et de nouvelle doctrine catholique<sup>1</sup>. Dans ce domaine, il lui semblait impossible d'être optimiste et d'envisager une réunification, vu les circonstances<sup>2</sup>. Il mit même en garde contre ce chassé-croisé bizarre : des réformés pourraient devenir catholiques et des catholiques protestants<sup>3</sup>. Mais il donna cet avertissement de façon irénique. Il interdit par là de pousser quelqu'un à la conversion pour le faire passer de « notre » côté. Bien plus : chaque partie étant appelée à la conversion à Jésus-Christ, toute critique doit commencer par soi. Et c'est précisément cette critique que Barth tint pour capitale dans tout essai de compréhension mutuelle<sup>4</sup>. Ce qui ne signifie pas : nier les différences qui séparent.

Cependant leur prêter attention n'a de sens et n'est fructueux, pour Barth, que si l'on tient compte aussi « de l'origine des uns comme des autres, de ce qu'ils ont en commun et de leurs visées »<sup>5</sup>. Tout cela souligne de façon exemplaire ce que Barth entend par pensée « irénique et critique ». Et cela devient encore plus clair, quand on pense à la façon dont il conçut les relations entre conservateurs et progressistes à l'intérieur même du catholicisme. Malgré une vive critique il fut impressionné par le fait que, en dépit des critiques, « les radicaux et les conservateurs ne se séparent pas »<sup>6</sup>. Barth craignit une telle scission à l'intérieur du protestantisme — les réformés ne sont-ils pas trop obstinément « protestants » ?<sup>7</sup> La cohésion des catholiques, leur plus grande volonté de s'entendre, était due pour Barth à une façon de penser plus souple, résultant d'une certaine pression de ne rien dire contre les doctrines officielles. En tout cas, une forme de pensée a grandi dans le catholicisme : on trouve une critique claire, plus nuancée et plus paisible que les négations catégoriques ou les simples refus. Ce disant, Barth pensait aux possibilités d'interprétation et d'explication des doctrines officielles, aux

<sup>1</sup> *In diesem Zeichen wirst Du nicht siegen!*

<sup>2</sup> *Ad Limina Apostolorum*, p. 18 ; *Letzte Zeugnisse*, p. 28.

<sup>3</sup> « Die Autorität der Freiheit ». Recension, in : *Nachrichten aus dem Kösel-Verlag*, suite 26, 1967, p. 24. Cf. *In diesem Zeichen wirst Du nicht siegen!*

<sup>4</sup> *Ad Limina Apostolorum*, p. 18.

<sup>5</sup> « Die Autorität der Freiheit », *op. cit.*

<sup>6</sup> Entretien avec des pasteurs rhénans s'occupant de jeunes.

<sup>7</sup> Cf. *Ad Limina Apostolorum*, p. 17 : « Les mots 'protestant' et 'protestantisme', je les verrais bien disparaître de notre vocabulaire. »

déplacements d'accent, aux récapitulations respectueuses, à la possibilité de passer solennellement sous silence certains de leurs aspects <sup>1</sup>. De même, le vieux Barth aimait l'interprétation « in optimam partem » comme forme de confrontation critique. Elle contient les deux aspects : la critique dans la mesure où elle contient le verdict qu'une chose ne sera ni reconnue ni répétée dans son mauvais sens, et la paix, la charité dans la mesure où l'on y insiste sur le fait de ne pas se séparer de l'autre, mais de rechercher l'entente avec lui. C'est pourquoi Barth tint la pensée « irénique et critique » non seulement pour sensée et féconde, mais aussi pour réalisable.

3. *Renouvellement*. — Un troisième slogan dans la bouche de beaucoup de jeunes aujourd'hui. Karl Barth n'a pas refusé de reconnaître que ce thème était présentement mûr pour la discussion <sup>2</sup>. Bien sûr, il parle en théologien qui envisage l'Eglise et le service exemplaire qu'elle rend à l'humanité. De toute façon, l'Eglise n'est Eglise que dans son processus de renouvellement. Le renouvellement « fait partie de son être ». Là où l'Eglise ne se « renouvelle » pas, ne se « réforme » pas « in continua conversione » et donc « renovatione », elle n'est pas l'Eglise <sup>3</sup>. Plus d'une fois Barth donna comme exemple d'une telle existence en renouvellement la sortie d'Israël du pays d'Egypte et l'entrée dans la terre promise <sup>4</sup>. Assurément il distingue renouvellement de révolution (et de restauration) <sup>5</sup>. Car — pour parler en images — « lorsque Moïse tua l'Egyptien et qu'il l'ensevelit, ce ne fut pas encore la délivrance d'Israël de l'esclavage » <sup>6</sup>. Ce concept de révolution ne doit pas priver le renouvellement de sa radicalité mais la lui rendre sous une autre forme.

L'existence dans le renouvellement signifie donc « le retour de toutes les captivités de Babylone », « dans lesquelles existait un monde se suffisant à lui-même et à son propre service, monde qui voudrait s'imposer à l'Eglise... par les esclavages de la puissance, de Mammon, de la force brutale et — d'une façon beaucoup plus fine,

<sup>1</sup> D'après mes notes au Colloque sur la constitution « De ecclesia » de Vatican II, séance du 28.10.1967.

<sup>2</sup> Preuve en soit que le contenu des deux compléments de Barth à son manuscrit du volume sur le baptême (rédigé huit ans auparavant) était eschatologique : IV/4, p. 42-44 ; p. 216-221. Autre indice : le thème de son discours en février 1968 (quatre jours après être sorti d'un hôpital) : « Kirche in Erneuerung » (*Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 1968, p. 161 ss.).

<sup>3</sup> *Kirche in Erneuerung*, p. 163.

<sup>4</sup> *Ibid.* ; *Das Geheimnis des Ostertages*, *op. cit.* ; *Letzte Zeugnisse*, p. 63. Cf. aussi *Kirchl. Dogm.* IV/4, p. 43.

<sup>5</sup> *Kirche in Erneuerung*, p. 164. Oralement Barth a contesté catégoriquement l'utilisation chrétienne du concept de révolution, malgré *Kirchl. Dogm.* III/4, p. 626 !

<sup>6</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 64 s.

mais d'autant plus agissante — les esclavages des esprits de l'époque et des modes »<sup>1</sup>. Et on ne retombe plus sous leur emprise, si l'on est « toujours sur le point de partir », si la vie n'est « qu'un temps de l'Avent », « une recherche perpétuelle de possibilités nouvelles », une marche « sans trêve, ni repos »<sup>2</sup>. Dans cette marche on a devant les yeux « les nouveaux cieux et la nouvelle terre où habitera la justice »<sup>3</sup>. Dans cette marche, nous vivons dans l'espoir de voir notre existence ici-bas totalement transformée. Transformée : c'est-à-dire libérée des petites et grandes imperfections, de nos travers, nos prétentions, des bêtises et mensonges de notre état actuel. Totalement transformée : ce n'est pas seulement une amélioration, mais la perfection, transformation pas seulement passagère mais éternelle, ni intérieure seulement, mais visible, transformation de l'âme, de l'esprit, mais aussi du corps »<sup>4</sup>. Là où la foi chrétienne espère cela et est en marche, elle « se manifeste dans des personnages radicaux ». Oui, « eux seuls firent progresser l'histoire »<sup>5</sup>.

Ceux qui vivent dans cet espoir « sont le sel de la terre », qui « fait partie de la pâte » mais ne « doit devenir pâte »<sup>6</sup>. Dans une telle vie, il faut refuser toute adaptation et toute familiarité envers les puissances existantes, à plus forte raison faut-il refouler le désir d'être approuvé et juridiquement protégé par elles<sup>7</sup>. Le vieux Barth n'est donc pas du tout intervenu en faveur du statu quo, mais en faveur du renouvellement et de la transformation.

Habituellement l'appel à la transformation ne s'élève de nos jours qu'en antithèse à la notion d'*ordre*. Les conservateurs ressentent cet appel comme une remise en question et une dissolution de l'ordre existant, le rejettent et le combattent. Ils n'y voient également qu'une antithèse. Barth par contre n'en voyait pas, et ceci démontre une fois de plus comment, par un dialogue intérieur, il chercha à jeter des ponts par-dessus les obstacles existants. « La véritable mise en marche de l'Eglise se fera dans l'*ordre* » ; sa recherche de nouveauté, dans la « discipline »<sup>8</sup>. Barth écrivit dans une lettre à un ecclésiastique (été 1968), que la pensée que Dieu était un Dieu

<sup>1</sup> *Kirche in Erneuerung*, p. 168.

<sup>2</sup> *Kirchl. Dogm.* IV/4, p. 43 s.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>4</sup> Das Geheimnis des Ostertages.

<sup>5</sup> Jesuiten und die Klöster, in : *National-Zeitung*, 7/8.10.1967.

<sup>6</sup> *Kirchl. Dogm.* IV/4, p. 219 et *Kirche in Erneuerung*, p. 167.

<sup>7</sup> A partir de là, Barth adressa les « questions critiques » à la déclaration de Vatican II relative à la liberté de conscience : « Quand et où les témoins vétéro- et néo-testamentaires ont-ils exigé un *cadre juridiquement sûr* pour la vie et la proclamation de leur foi ? Quand et où l'ont-ils recommandé (c'est-à-dire leur liberté active) à l'autorité régnante ? » (*Ad Limina Apostolorum*, p. 42).

<sup>8</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 66 s.

d'ordre, lui semblait de plus en plus importante, aussi dans la perspective des troubles parmi les jeunes de l'Eglise. Mais il s'agit de son ordre et non de l'ordre du monde ou d'une Eglise. Transformation et ordre ne s'excluent donc pas pour Barth. Il est inutile de préciser que l'ordre n'est pas une structure inflexible et statique. Barth avait la sagesse de savoir que, « jusqu'à la formation de la caravane et à son départ il peut se produire un certain désordre... Les chrétiens hippies, même les vagabonds ne feront pas défaut, mais la police de l'Eglise ne les réduira pas au silence. Et de bûcher, il ne saurait être question ici. »<sup>1</sup>

La notion d'ordre dans l'optique de Barth est un ordre de marche, un ordre en mouvement, un ordre souple. Barth ne voudrait pas abandonner la notion d'ordre en l'interprétant de façon nouvelle. Il veut éviter de voir l'ordre dégénérer en tumulte permanent, empêchant le vrai départ<sup>2</sup>. En respectant l'ordre on renforce la *solidarité* entre « conservateurs » et « progressistes », car ils ne s'affrontent plus dès lors sur des terrains statiques seulement. Pour que l'ordre soit respecté, Barth n'exclut pas non plus l'existence d'une *autorité* directrice ; l'autorité véritable n'est pas une institution à ses yeux mais un « charisme », un « don de la grâce »<sup>3</sup>. L'ordre ne doit en aucun cas empêcher le mouvement ; la recherche de la nouveauté ne peut s'entreprendre si elle n'est pas un « acte ordonné »<sup>4</sup>.

Nous pouvons encore approfondir ce qui a été dit en prenant en considération une thèse chère aux jeunes. Il existe une manière plus raffinée de penser l'ordre qui empêche la transformation du statu quo. Il s'agit de cette catégorie de penser, par laquelle la réalité n'est qu'interprétée, expliquée ou même transfigurée. Et on exige à présent la *transformation* de la réalité et non plus son interprétation !

Que l'on se souvienne ! Barth, à ses débuts, s'opposait déjà fermement à une telle interprétation des événements. Ainsi put-il comprendre cette exigence<sup>5</sup>. Ne méconnaissons pas l'effort du vieux Barth et à sa manière celui du jeune Barth, cherchant à dégager une vision qui soit au-delà de l'alternative formulée plus haut. Théologiquement parlant, il vit les représentants des deux courants en danger de pharisaïsme. Il craignit la même justification par les œuvres pour ceux qui se trouvaient satisfaits des positions atteintes comme pour ceux qui croyaient pouvoir transformer en bien ce qui existe<sup>6</sup>. Ou bien, en d'autres termes, comme il me le dit oralement :

<sup>1</sup> *Letzte Zeugnisse.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Cf. *Das Wort Gottes und die Theologie*, 1924 passim.

<sup>6</sup> La parole de Barth du « Römerbrief » (1922, p. 244) va dans ce sens, contre « quiconque se tranquillise en disant : Je suis donc inquiet ».

Parce que la nature est un concept dynamique et non statique, la « théologie naturelle » n'est pas vaincue. Face à la volonté de transformer la réalité, volonté qui se détache de la seule interprétation de la réalité, Barth rappelle que toutes ces transformations auront elles-mêmes besoin d'être renouvelées un jour. « Le renouvellement le plus plausible et réalisable » n'est que passager et provisoire, tout au plus : « une indication, un renvoi au dernier, au véritable et grand renouvellement »<sup>1</sup>. Ce renouvellement final est un but transcendant (et non immanent) d'un développement terrestre ou d'une action humaine<sup>2</sup>. Ce renouvellement transcendant dépasse « tout ce que les hommes (à la merci de grandes ou de petites utopies) peuvent attendre et espérer ». Ce qui peut les amener occasionnellement à faire des actes spectaculaires, puis les laisse aller de déceptions en déceptions<sup>3</sup>. Barth tient beaucoup au fait que ce renouvellement, créé et déterminé par Dieu seul, ne rend pas superflus les renouvellements concrets, voulus et réalisés par les hommes, mais les fonde, les rend possibles et les stimule : comme « poteaux indicateurs » en vue de cet autre renouvellement. Il encourage les hommes à être en marche, à agir et espérer. « La force de son au-delà est celle de son en-deçà. »<sup>4</sup>

Faisons encore un pas dans l'optique de Barth. D'après lui le danger du pharisaïsme et de la confusion du but transcendant avec une utopie humaine ne peut être arraché à la racine que si l'on dit : ce dernier renouvellement (à ne pas confondre avec une innovation humaine) est la dernière nouveauté pour le monde, tout en étant ce qu'il y a de plus ancien (à ne pas confondre une fois de plus avec un état antérieur)<sup>5</sup>. Oui, ce n'est qu'à la lumière de ce qu'il y a de plus ancien que le départ vers la nouveauté sera la seule chose qui convienne<sup>6</sup>. Car cette nouveauté ne peut être créée ou découverte par les hommes : elle est créée par Dieu toujours avant que l'homme y parvienne. Et qu'elle soit la chose la plus ancienne n'est pas découra-

<sup>1</sup> *Kirche in Erneuerung*, p. 115.

<sup>2</sup> « Ne confondons pas les renouvellements qui sont notre œuvre, et le renouveau qui est du ressort de Dieu. Ne parlons donc pas avec Teilhard de Chardin d'un « point Omega » qu'on chercherait trop haut en quelque sorte, et qui se trouverait finalement tout de même à l'intérieur de l'histoire du monde et de l'Eglise » (*Kirche in Erneuerung*, p. 164 s.).

Cf. *Ad Limina Apostolorum*, p. 27, la question critique qu'il adressa à la constitution « De ecclesia » de Vatican II : « Où se trouve la nouvelle Jérusalem, la ville sainte qui descend du ciel (Apoc. 21 : 1), d'auprès de Dieu, et non celle qui monte vers lui ? Qu'en est-il donc de la nouvelle création ? »

<sup>3</sup> *Kirchl. Dogm.* IV/4, p. 217.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>5</sup> *Das Geheimnis des Ostertages*.

<sup>6</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 68.



geant. Elle encourage plutôt à aller de l'avant <sup>1</sup>. La réciproque doit aussi être énoncée (dans l'Eglise) : on ne peut se tourner vers la chose la plus ancienne sans la considérer comme la nouveauté, nouveauté vers laquelle elle tend <sup>2</sup>. La chose la plus ancienne est la nouveauté, parce que c'est « le seul véritable mystère », un de ceux que l'on ne peut maîtriser ni entièrement, ni en partie, ni au moyen des méthodes utilisées pour maîtriser d'autres mystères. « Il ne peut se révéler que par lui-même en toute liberté. » <sup>3</sup> C'est pourquoi la chose la plus ancienne *reste* la plus récente. C'est la raison pour laquelle ce « dernier renouvellement » subsiste ; sa *differentia specifica* par rapport à la chose la plus ancienne est qu'elle a le caractère de *révélation*. Elle met en lumière « la destinée première de tout ce qui existe et de tout ce qui est vrai, et leur confère de la force » <sup>4</sup>. Le renouvellement final est révélation en ce qu'il éveille à une « vie dans la lumière », à une « vie dans la connaissance de Dieu », « face à face » et non plus comme dans le reflet du miroir <sup>5</sup>.

Cette nouveauté n'est-elle pas finalement tout de même une interprétation et non une transformation de la réalité ? Il ne peut en aller ainsi, déjà parce que pour Barth cette révélation ne dévoile pas une qualité immanente de la réalité existante. Mais cette réalité est un mystère qui transcende ce qu'il y a de plus ancien, mystère dans lequel ce qu'il y a de mieux pour elle, lui a été destiné. Pour Barth rien n'est plus à même de transformer que la révélation suivante : les hommes aspirant à un renouvellement ont été toujours et partout accompagnés — et pas en vain — par ce mystère. En vérité cette révélation n'exclut pas de nouvelle transformation créatrice ; c'est précisément en elle que s'accomplit cette parole : « Nous serons tous transformés. » <sup>6</sup>

\* \* \*

Pour conclure, revenons-en aux deux concepts d'« Autorité et de Liberté ». Dans les trois points traités, nous avons discuté des couples de concepts, que l'on peut ramener à leur dénominateur commun, le couple « liberté et autorité ». Comme on a pu le constater, les deux premières parties se développèrent tacitement autour de ces concepts, de leur définition, de leur interprétation et de leurs rapports. Il

<sup>1</sup> *Kirchl. Dogm.* IV/4, p. 221 : « Plus agité que les plus agités, plus empressé que les hommes les plus fougueux de son entourage, le chrétien se demande : Où restes-tu, consolation du monde entier ? Il est plus agité et plus zélé parce que sûr de cette consolation à venir. »

<sup>2</sup> *Letzte Zeugnisse*, p. 68 s.

<sup>3</sup> *Das Geheimnis des Ostertages*.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Kirchl. Dogm.* IV/4, p. 218, 44.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 44.

s'avéra que dans sa compréhension des âges de la vie et de leurs rapports, Barth ne partagea pas l'opinion formulée par J.-P. Sartre : « Les jeunes veulent qu'on leur donne des ordres, afin qu'ils aient la possibilité de ne pas les exécuter. » Barth contesta la notion d'autorité présumée ici, ainsi que la liberté qui découlerait d'une telle autorité. Il se refusa d'attribuer de façon automatique de l'autorité ou de la liberté à des âges précis de la vie. D'une part on ne peut « avoir » ni l'une ni l'autre tout naturellement. D'autre part, on n'a pas le droit d'opposer ainsi les deux concepts. Cela se confirma dans la présentation objective de thèmes soulevés aujourd'hui en particulier par les jeunes, dont Barth se préoccupa. De la façon dont Barth concilia chacun des trois concepts avec son opposé, ou qu'il les vit conciliés à la lumière de la révélation, on peut dire ceci : les concepts d'autorité et de liberté ne sont pas opposés, mais complémentaires. En critiquant un ouvrage œcuménique intitulé *Autorität der Freiheit*, Barth salua « l'idée géniale de celui qui avait trouvé ce titre ; à quoi il ajouta qu'on peut très bien le lire en inversant les termes et qu'en ce faisant il avait tout autant de sens ».

Combiner ces deux concepts révèle que c'est la liberté et non la sujétion qui est le seul vrai complément de l'autorité — et que ce n'est pas l'arbitraire, mais précisément l'autorité qui va de pair avec la liberté. Cette combinaison souligne que la liberté n'est pas seulement liberté *de* ou *contre*, mais liberté *pour* — et la véritable autorité non pas présomption mais « don de la grâce ». La véritable autorité est celle dans laquelle on salue et suscite la liberté ; la véritable liberté est celle dans laquelle on reconnaît une autorité. Finalement, on peut comprendre tout ce qui a été présenté comme un plaidoyer pour une telle intégration réciproque de liberté et d'autorité. Dans ce plaidoyer, Barth, à l'écoute de la révélation chrétienne et chargé de l'expliquer, indiqua sa réponse au problème actuel du conflit des générations.

EBERHARD BUSCH.

(Traduit par René Nyffeler)